

Yanan Shen
un biogéochimiste
hors du commun
Page 3

Une rentrée
culturelle éclatante
Page 6

Georges Leroux
remporte
un grand Prix de l'UQ
Page 9

Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXII
Numéro 1
6 septembre 2005

Les sciences biologiques intègrent le Complexe des sciences UQAM-Pierre-Dansereau

Pierre-Etienne Caza

Une certaine fébrilité régnait le 29 août dernier, jour de rentrée étudiante au nouveau pavillon des sciences biologiques du Complexe des sciences UQAM-Pierre-Dansereau. Un concierge s'affairait à passer la vadrouille avant l'arrivée des premiers étudiants, tandis que des ouvriers, juchés ici et là, poursuivaient leurs travaux d'ajustement et de finition afin que le pavillon soit prêt pour son inauguration officielle, le 31 octobre prochain.

«Les étudiants et le personnel sont très enthousiastes, cela fait une dizaine d'années que l'on attend ce moment», affirme fièrement Jean-François Giroux, professeur et directeur du Département des sciences biologiques. Le personnel, les groupes de recherches, l'animalerie, les salles de cours et les laboratoires du département occuperont quatre étages du bâtiment. Les étages supérieurs seront loués à des entreprises liées au domaine des biotechnologies ou des sciences de l'environnement. Dans la cour intérieure, un jardin de plantes indigènes sera aménagé. Ces plantes seront utilisées, entre autres, par les étudiants en biologie dans le cadre

de leurs cours d'écologie. Quant aux serres de recherche, situées sur le toit de l'aile ouest du pavillon, elles serviront de «laboratoire» aux chercheurs qui se consacrent aux biotechnologies.

La bibliothèque des sciences a déménagé dans l'aile Kimberley, l'amphithéâtre de 350 places et la salle polyvalente de 450 places du pavillon Sherbrooke sont opérationnels, mais ce n'est qu'au début de l'année 2006 que sera officiellement inauguré le «Cœur des sciences», ce centre de diffusion et de vulgarisation scientifiques. L'Agora des sciences Hydro-Québec (ancienne forge), la Médiathèque des sciences Hydro-Québec (ancienne chaufferie) et l'aménagement des cours et jardins centraux restent, en effet, à compléter.

Tout à côté du pavillon des sciences biologiques, l'immeuble des nouvelles résidences universitaires a accueilli ses premiers occupants en août: 350 des 495 chambres ont été louées, soit un taux d'occupation de 70 %. Plus au nord, sur la rue Sherbrooke au coin de Saint-Urbain, le pavillon institutionnel, qui accueillera notamment les bureaux montréalais de la TÉLUQ-UQAM, sera parachevé à la fin du mois de septembre ●



Photo : Nathalie St-Pierre



Photo : Nathalie St-Pierre

Quelques-uns des artisans de CHOQ.FM : dans l'ordre habituel, Catherine Marien, Blaise Guillotte, Marika Tremblay, Marie-Eve Brouard et Jérôme Guillaume.

CHOQ.FM en vitrine !

CHOQ.FM, la radio étudiante de l'UQAM, a maintenant pignon sur rue au 279 Sainte-Catherine Est. Le contraste avec les anciens locaux est frappant : plus d'espace, plus de luminosité et ses artisans possèdent dorénavant de meilleurs équipements.

Selon la coordonnatrice, Marie-Eve Brouard, ces nouveaux locaux permettront aux quelque 300 bénévoles de profiter d'un lieu de travail convivial où il sera désormais possible d'échanger avec les collègues. «Auparavant, les animateurs terminaient leur émission et ne s'attardaient pas, faute d'espace. Ce ne sera plus le cas. Nous espérons également que les membres de la communauté universitaire n'hésiteront pas à nous rendre visite, à s'impliquer s'ils le désirent et à développer un sentiment d'appartenance avec leur radio universitaire.»

Le coup d'envoi de la nouvelle saison radiophonique de CHOQ.FM sera donné le 20 septembre prochain, à 17 h, en présence du recteur de l'UQAM. Ce sera alors l'occasion de dévoiler la programmation d'automne et le nouveau portail Internet de «l'alternative urbaine».

Doctorat honorifique



■**Louise Vandelac**, professeure au Département de sociologie de l'UQAM, a reçu le 20 mai dernier un doctorat honorifique en droit du Collège militaire royal du Canada à Kingston. Ce doctorat lui a été remis lors de la cérémonie de remise des diplômes par le chancelier du Collège, l'honorable William Graham, ministre de la Défense nationale du Canada, pour le caractère pluridimensionnel de sa carrière marquée par sa détermination et sa contribution à l'ouverture de nouveaux champs de recherche.

Outre sa fonction de professeure au Département de sociologie, Louise Vandelac est rattachée à l'Institut des sciences de l'environnement de l'UQAM et elle est directrice du Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement (CINBIOSE), un centre collaborateur de l'OMS et de l'OPS.

Prix et Médaille d'or



■**René Roy**, professeur au Département de chimie et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en chimie thérapeutique, a reçu le Prix et la Médaille d'or de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (OMPI). Cet honneur, qu'il mérite conjointement avec Vincente Verez Bencomo, directeur du Centre d'études des antigènes synthétiques de la Faculté de chimie de l'Université de La Havane, lui a été remis lors d'une cérémonie officielle le 27 avril dernier à La Havane. C'est la mise au point du premier vaccin synthétique contre la pneumonie et la méningite de type *Haemophilus influenzae* (type B) qui a valu aux deux chercheurs cette importante distinction.

Principalement conçu à l'intention des enfants des pays en voie de développement et de personnes ayant des défaillances au niveau du système immunitaire, ce nouveau vaccin présente l'avantage de pouvoir être produit à un coût minime. Grâce à leurs travaux, tous les nouveau-nés cubains sont désormais immunisés gratuitement contre la méningite de type B, qui provoque chaque année un demi-million de décès dans le monde entier parmi les enfants de moins de 5 ans.

Prix en droit



■Le 24 juin dernier à Vancouver, **Katherine Lippel**, professeure au Département des sciences juridiques, a reçu le Prix de l'Association canadienne des professeur(e)s de droit pour l'excellence universitaire. Ce prix, décerné par un comité représentant l'ensemble des professeurs de droit au Canada, est attribué à un(e) professeur(e) de droit en mi-carrière au Canada pour ses contributions exceptionnelles à la recherche et à l'enseignement du droit.

Membre du Barreau du Québec depuis 1978 et professeure à l'UQAM depuis 1982, Mme Lippel est l'auteure d'une soixantaine de publications scientifiques et d'autant de communications présentées lors de rencontres nationales et internationales. Son expertise a été sollicitée à plusieurs reprises par des organismes publics et privés sur des questions concernant le droit et la santé au travail. Son livre *Le stress au travail: l'indemnisation des atteintes à la santé en droit québécois, canadien et américain* (Y. Blais, 1992) a reçu le Prix de la Fondation du Barreau du Québec pour la meilleure monographie en droit en 1991-1992. Son ouvrage le plus récent s'intitule *L'indemnisation des victimes d'actes criminels: une analyse jurisprudentielle* (Y. Blais, 2000).

Éminent conférencier



■**Michel Jébrak**, vice-recteur à la recherche et à la création, a obtenu le prix d'éminent conférencier 2005, remis le 25 avril dernier à Toronto par l'Institut canadien des mines, de la métallurgie et du pétrole (ICM). Ce prix vise à souligner sa contribution exceptionnelle au transfert de la recherche universitaire en applications pour l'industrie minière canadienne.

Rappelons que M. Jébrak est un spécialiste de l'exploration des ressources minérales et un chercheur reconnu. Auteur d'un grand nombre d'articles, de communications et de rapports scientifiques, il est le fondateur et le co-directeur de DIVEX, un réseau de recherche géoscientifique québécois regroupant une trentaine de chercheurs en sciences de la terre dont l'objectif est de soutenir les efforts de diversification de l'exploration minérale par la recherche scientifique.

Prix en design graphique

■**Anne-Lise Kyling**, étudiante au programme de design graphique de l'École de design de l'UQAM, a remporté en mai dernier un Certificat d'excellence au prestigieux concours du Type Directors Club New York 2005. Dirigée par la professeure Judith Poirier, Anne-Lise Kyling a conçu et réalisé un magazine sur les préoccupations environnementales en recyclant des échantillons de papiers peints. Cette maquette fera partie de l'exposition itinérante du Type Directors Club, et sera publiée dans le livre annuel *Typography 26*.



Photo : Nathalie St-Pierre

Première journée de classe dans les locaux du nouveau Pavillon des sciences biologiques pour un groupe d'étudiants du Baccalauréat en biologie que l'on aperçoit ici en compagnie du professeur Denis Réale (à la gauche), titulaire de la Chaire de recherche du Canada en écologie comportementale.

Derniers adieux

■En cette rentrée automnale, le Département de science politique et le Département des communications sont en deuil de deux de leurs professeurs les plus estimés. Thierry Hentsch est décédé le 7 juillet dernier à l'âge de 61 ans, d'un cancer, tandis que son collègue Jean-Pierre Desaulniers a succombé également au cancer le 18 août, à l'âge de 59 ans.

Titulaire d'un doctorat en science politique de l'Université de Genève et d'une licence en droit de l'Université de Lausanne, Thierry Hentsch a été engagé au Département de science politique de l'UQAM en 1975. Il a occupé les fonctions de directeur de programme de 1980 à 1982 et de directeur du Département de 1998 à 2001. Membre actif du Syndicat des professeurs et professeurs de l'UQAM (SPUQ), il en a été premier vice-président en 1976-1977. Il a également été délégué du Secteur des sciences humaines au Conseil syndical pendant plusieurs années.

En plus d'avoir contribué à la formation de milliers d'étudiants au cours des 30 dernières années, Thierry Hentsch a publié de nombreux articles et ouvrages, dont *Introduction aux fondements du politique* (PUQ, 1993), *L'Orient imaginaire* (Minuit, 1998) et *Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental* (PUM, 2003), qui lui a valu le Prix du Gouverneur général du Canada 2003 et le Prix Louis-Pauwels 2003. Réédité tout récemment, cet essai s'intéresse au récit en tant que désir de se perpétuer, malgré la mort : « Le risque n'est évidemment pas de mourir : à la mort, individus et communautés, nous sommes tous promis. Le risque, c'est de n'avoir pas vécu, de s'être manqué, de mourir sans avoir la moindre idée et de ce qui nous fait, et de ce que nous en avons fait, de mourir sans s'être raconté. »

Avant son décès prématuré, Thierry Hentsch aura réussi à mettre la touche finale à la suite de *Raconter et mourir*. L'ouvrage s'intitule *Le temps*



Photo : Andrew Dobrowskyj

Thierry Hentsch

aboli : l'Occident et ses grands récits et vient tout juste de sortir des presses (PUM/Boréal, 2005).

Jean-Pierre Desaulniers a été engagé à l'UQAM en 1975. Professeur au Département des communications, il s'est intéressé à l'analyse de la production culturelle québécoise et internationale de l'après-guerre. Sociologue et anthropologue de formation, il était fréquemment sollicité par les médias pour commenter diverses manifestations télévisuelles. Il était devenu en quelque sorte un spécialiste de la culture populaire québécoise.

Passionné par le petit écran, Jean-Pierre Desaulniers a participé en 1996 à l'élaboration de l'exposition *Téléromans* présentée au Musée de la civilisation de Québec, qui a ensuite donné naissance à l'ouvrage intitulé *De la famille Plouffe à La petite vie : les Québécois et leurs téléromans* (Musée de la civilisation/Fides, 1996). Plus récemment, il s'est intéressé à la télé réalité, en publiant notamment *Le phénomène Star Académie* (Saint-Martin, 2004).

Jean-Pierre Desaulniers a également pris part activement à la production télévisuelle en tant que concepteur (*Fous de la pub*) et scénariste (*J't'aime, j't'en veux, Caserne 24*). Cette incursion dans l'envers du décor lui aura permis de cerner encore davantage son objet d'étude, et de contribuer pleinement à la créa-



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-Pierre Desaulniers

tion du programme de baccalauréat en stratégies de production, dont il était le directeur à son décès.

L'UQAM

Le journal *L'UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l'information.

Directrice du journal :

Angèle Dufresne

Rédaction :

Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau

Photos :

Nathalie St-Pierre

Conception de la grille graphique :

Jean Gladu, designer

Infographie :

Service des communications
Division de la promotion institutionnelle

Publicité :

Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303
Impression :
Payette & Simms (Saint-Lambert)
Adresse du journal :
Pavillon Judith-Jasmin J-M330
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306

Adresse courriel :

journal.uqam@uqam.ca

Versión Web du journal :

www.journal.uqam.ca/
Politique éditoriale et tarifs publicitaires sur le site Web du journal *L'UQAM* à www.journal.uqam.ca/redac.htm
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216
Les textes de *L'UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

UQAM

Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

À la recherche des origines de la Terre

Dominique Forget

Dans son bureau du pavillon Président-Kennedy, le professeur Yanan Shen pointe avec orgueil une roche d’une vingtaine de kilos qui trône sur sa table. En apparence, le fragment de roc ne pourrait être plus banal. Pour la cueillir, le professeur a voyagé jusqu’aux monts Mackenzie dans les territoires du Nord-Ouest, campé en plein milieu de la taïga, affronté les grizzlis et frôlé la mort lorsque l’hélicoptère qui le transportait s’est écrasé. Qu’à cela ne tienne! Toutes ces aventures ont valu la peine. «Cette roche est âgée de 360 millions d’années», affirme-t-il fièrement. Grâce à elle, le biogéochimiste espère en apprendre un peu plus sur les origines de la Terre et, pourquoi pas, sur son avenir.

La roche «Mackenzie» est bien jeune par rapport aux autres spécimens qu’étudie le chercheur. À ses côtés se trouve un petit morceau d’ardoise. Âge estimé : 2,3 milliards d’années! Le professeur Shen l’a obtenu lors d’une expédition en Afrique du Sud. «J’ai sillonné les cinq continents à la recherche d’échantillons», raconte-t-il. Natif de la région du Jiangsu, dans le sud de la Chine, le globe-trotter a aussi occupé des postes

de chercheur en Allemagne, au Danemark ainsi qu’aux États-Unis. Et pas n’importe où.... À Harvard s’il vous plaît!

Mais au mois d’octobre 2004, c’est à l’UQAM qu’il a choisi d’installer ses pénates. Le chercheur a été repêché par le Service de la recherche et de la création à titre de titulaire de la nouvelle Chaire de recherche du Canada en biogéochimie. Pourquoi a-t-il quitté Harvard pour Montréal? «D’une part, le Canada est l’un des pays où les roches anciennes sont les mieux préservées, répond-il. D’autre part, je sens que j’aurai ici les coudées franches. Je suis bien entouré et bien équipé.» En effet, le Centre de recherche en géochimie et géodynamique (GEOTOP-UQAM-McGill) dispose d’un appareil de spectrométrie de masse unique au Canada, essentiel aux travaux du titulaire de la Chaire.

Une sixième grande extinction?

Les néophytes qui s’intéressent aux travaux du professeur Shen posent toujours la même question. Comment peut-on lire l’histoire de la Terre dans quelques fragments de roc ? D’abord, il faut savoir que les roches qu’il étudie sont de type sédimentaire. À un



Photo : Nathalie St-Pierre

Le professeur Yanan Shen montre une roche vieille de 360 millions d’années qu’il a rapportée des monts Mackenzie, dans les Territoires du Nord-Ouest.

moment de l’histoire géologique, elles se sont trouvées au fond d’un océan. «Des sédiments se sont accumulés sous les eaux au fil des millénaires, explique-t-il. Couche par couche, ils

se sont solidifiés sous la pression pour former ces roches. Aujourd’hui, à cause du retrait des masses d’eau, on peut les trouver à l’air libre, sur le flanc des falaises, par exemple.»

Grâce à l’appareil du GEOTOP, le chercheur mesure la concentration de différents minéraux dans chacune des couches des roches qu’il étudie. Il

Suite en page 4 ►

Concours Charles-Rousseau

Une victoire sans précédent de nos étudiants

Claude Gauvreau

<<T rès bons raisonnements... Plaide avec conviction et répond avec aisance aux questions... Excellente vue d’ensemble du dossier...». Voilà quelques-uns des commentaires émis par les juges sur les performances de Valérie Scott (meilleure plaideuse en finale), Véronique Ardoin (deuxième meilleure plaideuse), Lindy Rouillard (quatrième meilleure plaideuse) et Olivier Barsalou.

Ces quatre étudiants de l’UQAM ont remporté en mai dernier les prix les plus prestigieux du concours de procès simulé en droit international Charles-Rousseau, dont ceux de la

meilleure équipe et du meilleur mémoire. Une victoire sans précédent obtenue après avoir travaillé sans relâche pendant huit mois sous la direction de leurs entraîneurs, Geneviève Dufour et François Roch, chargés de cours au Département des sciences juridiques.

Ce concours francophone, destiné aux étudiants universitaires, vise à approfondir le droit international public et différentes questions juridiques d’actualité. Tenu cette année à Québec, il rassemblait vingt équipes de huit pays, dont la Belgique, l’Allemagne, la Bulgarie et la Hongrie. Les étudiants, qui s’affrontaient autour d’un cas fictif, devaient présen-

ter des mémoires puis plaider devant des spécialistes du droit international. Le droit international public concerne les rapports entre États dans de multiples domaines, tels ceux du commerce, du travail et de l’environnement.

De la rigueur...

Au départ, les quatre étudiants ne savaient pas trop à quoi s’attendre, sinon qu’ils devaient parfaire leurs connaissances en droit international et se surpasser. Certains craignaient davantage l’épreuve de la plaidoirie, d’autres celle du mémoire, mais tous avaient envie de relever le défi.

De novembre 2004 à mai 2005, ils

se sont employés à approfondir le cas qui leur fut soumis. Il s’agissait d’un conflit fictif entre deux États autour

d’un projet de dragage d’un fleuve dont les conséquences étaient jugées

Suite en page 5 ►



Photo : Denis Bernier

De gauche à droite, les étudiants Olivier Barsalou, Valérie Scott, Lindy Rouillard et Véronique Ardoin.

PUBLICITÉ

«L’Afrique a besoin de ses cerveaux !»

À l’UQAM, on compte plus de 2 000 étudiants étrangers, en provenance de 80 pays. Le journal présente un entretien avec l’un d’entre eux, le premier d’une série de trois. Les trois étudiants originaires du Congo, du Maroc et du Brésil y racontent leur parcours, après qu’ils aient décidé de quitter leur pays pour effectuer leurs études ici, leurs difficultés parfois à s’intégrer dans notre société et leur vision de l’Université.

Claude Gauvreau

Sa directrice de thèse, Chantal Rondeau, dit de lui qu’il est un des plus brillants étudiants de la Faculté de science politique et de droit. Né au Congo, il y a 25 ans, d’un père français et d’une mère congolaise, Herman Okomba a suivi un parcours un peu particulier.

Alors qu’il a 18 ans, ses parents décident de venir s’établir à Toronto, désireux, entre autres, que leur fils apprenne l’anglais, et parce qu’ils avaient du Canada l’image d’un pays qui respecte les droits de la personne. C’est dans la Ville-Reine qu’Herman termine ses études secondaires pour entreprendre ensuite un baccalauréat à l’Université York où il apprend à connaître l’histoire du Canada et sa culture. Puis, il déménage à Montréal, fait une maîtrise à l’UQAM en science politique (relations internationales) et, dans la foulée, s’inscrit au doctorat.

«À Toronto, je commençais à perdre le français, ma langue maternelle, et j’avais envie de vivre et d’étudier dans un environnement francophone, raconte Herman. Bien sûr, j’aurais pu aller en France ou en Belgique, mais comme le Québec était tout proche, que Montréal m’attirait, que le coût de la vie y était moins élevé qu’à Toronto où les frais de scolarité universitaires sont de 9 000 \$ par année, la décision était facile à prendre.»

Fasciné par la politique

Herman reconnaît que les questions politiques l’ont toujours fasciné. «Je crois que cela vient de mes parents, en particulier de mon père qui est diplomate. Je me rappelle qu’à l’âge de six ans, j’écoutais à la télé les bulle-

tins d’information et je feuilletais les journaux. Aujourd’hui, j’aspire à une carrière internationale», lance-t-il sur un ton déterminé.

Le choix d’Herman de venir étudier à l’UQAM n’est pas le fruit du hasard. «À l’Université York, j’ai rencontré le professeur de science politique Stéphane Roussel qui avait fait ses études à l’UQAM. Il m’a expliqué qu’on y trouvait plusieurs experts en matière de relations internationales, notamment dans des domaines qui m’intéressaient comme ceux de la paix, de la sécurité internationale et de la diplomatie préventive», explique-t-il.

«J’ai été frappé par le fait que règnent à l’UQAM les libertés de pensée et d’expression, lesquelles constituent des privilèges dans certains pays africains, poursuit Herman. J’ai également constaté que, dans leurs relations avec les étudiants, les professeurs réussissent à établir une forme de convivialité et de familiarité. On sent également qu’ils sont soucieux de lier la théorie à la pratique. Et puis, contrairement à plusieurs universités africaines, les ressources et les outils pour faire de la recherche, l’accès à Internet par exemple, ne manquent pas ici. Toutefois, trop de documents dans les bibliothèques sont absents ou ne sont pas à jour. Bref, entre moi et l’UQAM, ce fut le mariage de raison.»

Pas de recherches sur l’Afrique

Après un mémoire de maîtrise qui consistait en une analyse critique des mécanismes de gestion des conflits au sein de l’Organisation de l’unité africaine (OUA), Herman a décidé de changer de registre pour sa thèse de doctorat. Il étudiera le rôle de la



Photo : Jean-François Leblanc

Herman Okomba, étudiant au doctorat en science politique.

chanson populaire engagée dans le contexte des conflits socio-politiques en Côte-d’Ivoire. «À travers l’exemple des chants zoulous, qui font partie de la culture orale, j’aimerais explorer les rapports entre musique et politique. En Côte-d’Ivoire, les étudiants réclament notamment plus de démocratie, de meilleures conditions de vie et d’études et se servent de la musique comme véhicule pour exprimer leurs aspirations et leurs rêves... un peu comme le faisaient les jeunes Américains dans les années 60, lorsqu’ils dénonçaient la guerre du Vietnam sur les campus

des universités.»

Herman aimerait contribuer à mieux faire connaître au Canada les réalités de l’Afrique et les défis socio-

politiques et culturels auxquels elle est confrontée. À ce propos, il déplore l’absence, à l’UQAM, de groupe de recherche sur ces questions. «On accorde beaucoup d’attention à l’Asie en raison de son importance économique mais le continent africain semble susciter peu d’intérêt. Et pourtant, je sais que plusieurs Québécois manifestent une curiosité à l’égard des problèmes de l’Afrique et aimeraient en savoir davantage», affirme-t-il.

Il n’hésite pas à critiquer l’image stéréotypée et largement répandue d’une Afrique pauvre, corrompue, marquée par les violences interethniques et constamment déchirée par des guerres civiles. «Sans nier ces réalités, on oublie trop souvent, par ignorance sans doute, que la joie de vivre et les relations humaines sont au cœur de la culture africaine. Pourquoi ne pas faire connaître aussi l’Afrique qui crée, qui produit des intellectuels, qui bâtit des projets ?» s’interroge-t-il.

Même s’il se définit comme un citoyen du monde, Herman aimerait demeurer au Québec et à l’UQAM, mais si l’occasion de retourner en Afrique se présente, il dira oui. «Je demeure attaché à mon pays d’origine, ainsi qu’au Canada qui m’a permis de m’épanouir et à la culture francophone. Ces trois identités constituent mon trésor personnel... sans elles, je ne serais rien. Je sens aussi que j’ai une responsabilité morale, en faisant partager mes connaissances, d’apporter ma petite contribution au développement de mon pays et à sa démocratisation. L’Afrique a besoin de ses cerveaux !» ●

mesure entre autres la présence de pyrite, un composé qui se forme naturellement dans les sédiments lorsque l’oxygène en est absent. «Une présence accrue de pyrite signifie généralement qu’il n’y avait pas d’oxygène au fond de l’océan lorsque la couche sédimentaire s’est formée, poursuit le professeur. Les résultats nous donnent non seulement des informations sur les océans, mais également sur l’atmosphère et la vie terrestre qui y sont intimement liées.»

De cette façon, le chercheur a montré avec ses collaborateurs que la concentration d’oxygène dans l’atmosphère a longtemps été sous les niveaux que nous connaissons actuellement, rendant impossible la vie sur Terre. La concentration actuelle aurait été atteinte grâce à deux «bonds incrémentaux» distincts: un premier il y a 2,3 milliards d’années et un se-

cond il y a 800 millions d’années.

Les cinq grandes extinctions de l’histoire de la Terre qui ont éradiqué des milliers d’espèces sont aussi enregistrées dans les roches. Et selon le professeur Shen, tout dans les minéraux indique que nous nous dirigeons vers un sixième grand bouleversement. «Les extinctions passées ont été causées par des événements extrêmes comme la chute de météorites ou l’explosion de volcans, dit-il. Cette fois, ce sont les activités humaines qui sont en train de bouleverser l’équilibre de la planète.»

Avant tout, l’immédiat

Dans l’immédiat, toutefois, ce ne sont pas les derniers milliards d’années qui préoccupent le plus le professeur Shen, ni les prochains millénaires. Il se concentre sur la rentrée et la prochaine année. Il veut d’abord pour-

suivre les cours de français qu’il a entrepris il y a quelques mois. Il y a aussi ses deux filles, des jumelles de six ans. Sa femme, une chimiste qui travaille dans le domaine pharmaceutique, est toujours aux États-Unis. En attendant qu’elle trouve un travail à Montréal, c’est le professeur Shen qui voit à ce que les jumelles s’intègrent à leur nouvelle vie montréalaise. «Tout le monde me demande comment j’ai fait pour publier trois articles l’an dernier alors que je m’occupe de deux jeunes enfants», dit-il en riant.

Il y aura aussi sûrement quelques voyages, question d’aller collecter de nouveaux échantillons. Serait-il prêt à affronter de nouvelles péripéties? Certainement! À le voir éclater de rire lorsqu’il la raconte, son aventure aux monts Mackenzie semble lui avoir plu. «Ça change du labo», laisse-t-il tomber, tout sourire ●

PUBLICITÉ

À quand le beurre de karité équitable?

Dominique Forget

Petit pays de l’Afrique de l’Ouest, le Burkina Faso produit environ 80 000 tonnes de beurre de karité par année, ce qui en fait le deuxième producteur mondial. Ce beurre est importé en grande partie par l’industrie cosmétique occidentale. Il entre notamment dans la fabrication de savons, de crèmes ou d’autres produits cosmétiques. Mais son commerce est loin d’être équitable. Selon Michèle Jacques, étudiante au baccalauréat en animation et recherche culturelles, le beurre se vendrait au quart du prix légitime. C’est du moins la conclusion qu’elle a tirée à l’occasion d’un stage qu’elle a réalisé cet été au sein d’une association de femmes productrices de beurre de karité, dans la région de Léo, au sud du pays.

Le 3 juillet dernier, l’étudiante s’est envolée pour Ouagadougou en compagnie de 19 autres étudiants canadiens, tous choisis par l’organisme Entraide universitaire mondiale du Canada (EUMC), une occasion de rêve pour la jeune femme originaire de la Beauce. «Ça faisait des années que je m’intéressais au développement international, dit-elle. Ce stage m’a enfin permis de me frotter au terrain.»

Vie de famille

Une fois dans la capitale, les étudiants canadiens ont rencontré leurs «jumeaux» burkinabés : 20 étudiants intéressés par les questions de coopération. Ensemble, ils ont passé une première semaine à faire connaissance et à comparer leurs perceptions du développement international. Ils ont rapidement eu la chance de confronter la théorie à la pratique. La septième journée, par petits groupes, ils se sont répartis aux quatre coins du pays afin de prendre part à des projets bien concrets.

C’est ainsi que Michèle Jacques s’est retrouvée dans la région de Léo

avec une Ontarienne et deux confrères burkinabés, étudiants en économie agricole. C’est seule toutefois qu’elle a dû se rendre chez la famille qui allait l’héberger pour les cinq prochaines semaines. «Il s’agissait d’une famille musulmane, raconte-t-elle. Le chef de famille avait quatre épouses et chacune avait plusieurs enfants. Il y avait 28 personnes au total.» Les conditions d’hygiène, la nourriture, l’horaire de la journée... les adaptations ont été nombreuses. Pourtant, l’étudiante dit ne pas avoir trop souffert du choc culturel. «L’EUMC nous avait bien préparés avant le départ et je savais dans quoi je m’embarquais», souligne-t-elle.

Vulnérabilité des producteurs

Particulièrement intéressée par la condition des femmes en Afrique, c’est avec bonheur que l’Uqamienne a appris qu’elle allait travailler au sein d’une association de productrices de karité. «Ce sont essentiellement les femmes qui sont responsables de cette production, explique-t-elle. Les noix sont cueillies dans les arbres puis moulues, parfois à la main, parfois à l’aide de presses.» En fait, les femmes de l’Afrique de l’Ouest fabriquent ce beurre depuis la nuit des temps. Il sert à la cuisson des mets traditionnels et aux lampes d’éclairage. Mais l’engouement grandissant de l’Occident pour le produit a multiplié le travail des femmes.

Cet enthousiasme pourrait engendrer, *a priori*, une source de revenus intéressante, mais la réalité est tout autre. L’étudiante se doutait évidemment que les commerçants abusaient de la vulnérabilité des producteurs. «Un kilo de karité se vend environ 500 francs CFA (1 dollar US), souligne Michèle Jacques. Selon les estimés que mes collègues et moi avons faits, en tenant compte des dépenses annuelles requises et d’un salaire horaire raisonnable, nous jugeons qu’il pourrait se vendre 2 000 francs CFA la tonne.



Michèle Jacques aide les femmes burkinabés à préparer le beurre de karité.

Pour être réaliste, nous estimons que le prix devrait être augmenté dans un premier temps à 1 200 francs CFA.»

Peut-être un début

Deux semaines après être rentrée du Burkina Faso, quelques jours avant d’entamer la deuxième année de son baccalauréat, Michèle Jacques n’était pas encore tout à fait remise de son expérience. «Ça peut sembler cliché,

mais la pauvreté, ça frappe», lance-t-elle. Compte-t-elle poursuivre dans la voie de la coopération internationale, dans l’espoir de changer les choses ? «C’est dur, admet-elle. Parfois, je déborde de détermination et d’autres fois, je suis complètement désillusionnée. Les défis sont immenses et on ne sait pas très bien par où les prendre.»

Le découragement ne dure jamais

très longtemps. Au retour de son voyage, la jeune coopérante a appris qu’une compagnie française qui importe le beurre de karité du Burkina Faso souhaitait recevoir une copie de son rapport. «Ils ont montré une ouverture à pratiquer un commerce plus équitable, se réjouit l’étudiante. C’est peut-être un début...» ●

► CONCOURS C.-ROUSSEAU – Suite de la page 3

négatives sur le plan environnemental par l’une des parties, mais positives au niveau économique par l’autre. «On nous avait dit que nous devions être prêts à travailler 30 heures par semaine. En réalité, nous avons souvent consacré près de 50 heures», précise Véronique Ardouin.

«Les étudiants qui participent à ce concours acquièrent une force de réflexion et une grande rigueur. C’est une formidable école car elle exige de posséder une formation générale sur l’ensemble des fondements du droit», explique leur entraîneur, Geneviève Dufour.

... et de l’éloquence

Les quatre apprentis juristes disposaient de 15 à 20 minutes pour plaider et faire passer un contenu juridique déterminé, tout en répondant rapidement aux questions. Pour être un bon plaideur, il faut évidemment être capable d’exprimer ses idées avec précision et concision et être aussi un peu charmeur. Mais au-delà de l’éloquence, on doit pouvoir répondre à toutes les questions des juges et démontrer que l’on est maître de son

argumentation, soulignent les étudiants. Et il y a parfois des colles, comme le rappelle Olivier Barsalou : «Je me suis fait poser une question sur l’article 25 de la Charte des Nations unies qui n’avait aucun lien avec le sujet de la plaidoirie.»

Se mériter de tels prix ouvre toutes les portes. «Maintenant, nos étudiants peuvent se débrouiller dans n’importe quel domaine du droit international public parce qu’ils en maîtrisent les bases et la logique», affirme Geneviève Dufour.

Les deux chargés de cours sont comblés. «Nous avons avec nous quatre étudiants parmi les plus brillants et qui, surtout, étaient hyper motivés», conclut François Roch.

Signalons enfin que lors du concours international Jean-Pictet en droit international humanitaire, une autre équipe de l’UQAM s’est distinguée en remportant le Prix de la meilleure équipe francophone et en se rendant en grande finale contre les équipes de la *London School of Economics* et celle de la *New South Wales* de l’Australie ●

PUBLICITÉ

Une rentrée culturelle éclatante

Marie-Claude Bourdon

La galerie de l’UQAM ouvre sa saison avec une exposition mettant en vedette l’un des artistes canadiens les plus reconnus internationalement, le vétéran de l’expérimentation, photographe, vidéaste, musicien, compositeur et écrivain Michael Snow. Intitulée *Windows*, cette exposition qui retrace l’œuvre de Snow à travers le thème de la fenêtre s’inscrit dans le cadre du Mois de la photo, dont elle constitue l’un des événements majeurs.

«Michael Snow est le plus grand artiste canadien vivant», affirme sans ambages Louise Déry, directrice de la Galerie de l’UQAM. Reconnu dès les années 60 comme un précurseur, l’artiste aujourd’hui âgé de plus de 70 ans a produit plusieurs œuvres considérées comme des pierres angulaires de l’avant-garde. «Ce qui est significatif à propos de lui, souligne Louise Déry, c’est qu’il s’est toujours renouvelé.»

Les œuvres réunies ici par la commissaire Martha Langford, directrice du Mois de la photo, explorent un thème récurrent chez les photographes, celui de la fenêtre. Des photos, des vidéos, des boîtes lumineuses produites par l’artiste entre 1960 et 2004 s’offrent au regard. Certaines sont inédites, d’autres n’ont pas été exposées depuis longtemps.

Transformer le sujet

De ses premiers clichés, au début des années 60, aux œuvres les plus récentes, Michael Snow a toujours été passionné par les mécanismes de la représentation photographique. Son travail avec la photo est un long questionnement sur l’angle de vue, l’agrandissement, le cadrage, la profondeur de champ, mais aussi sur la lumière



Photo : Micheal Snow

Parked (1992), une des oeuvres présentées à la Galerie de l’UQAM dans le cadre de l’exposition *Windows*, consacrée à l’artiste canadien Michael Snow.

et sur le temps. Pour Snow, la caméra est un miroir doté d’une mémoire qui transforme son sujet – événement, phénomène ou acteurs – en objet fabriqué ou assemblé par l’artiste.

Né à Toronto, où il vit et travaille toujours, Michael Snow a aussi habité Montréal, New York et... Chicoutimi. Ses œuvres font partie de la collection permanente des plus grands musées d’art moderne et contemporain, y compris le Museum of Modern Art (MoMA) de New York et le Centre Georges-Pompidou de Paris. Il a aussi publié des livres, présenté ses films dans plusieurs festivals internationaux et reçu de mul-

tiples commandes d’art public. De nombreuses universités lui ont décerné un doctorat honorifique.

L’exposition *Windows* sera présentée du 9 septembre au 8 octobre. Le vernissage aura lieu le 8 septembre en même temps que le lancement de la publication *Michael Snow. Souffle solaire* produite par la Galerie de l’UQAM. Le 22 septembre, Michael Snow prononcera à l’UQAM une conférence-midi dans le cadre du programme ICI. «Il adore parler français, dit Louise Déry. Quand il vient à Montréal, il dit qu’il s’appelle Michel Neige. Et c’est quelqu’un qui peut parler pendant des heures. Alors je suis convaincue qu’il faudra se battre pour le sortir de la salle.»

Tel Aviv, la ville blanche

Alors que l’armée évacuait de force les colonies de Gaza, le Centre de design de l’UQAM déballait une exposition consacrée à l’architecture de Tel Aviv, la première ville de la colonisation juive en Israël. Fâcheuse coïncidence? Au contraire, l’exposition aide à comprendre la complexité de la réalité israélienne en rappelant à la mémoire ce que l’actualité fait oublier, à savoir que l’établissement des premières vagues d’immigrants juifs en Israël, dans les années 30, était stimulé par un grand rêve, celui de bâtir un monde meilleur pour une nouvelle société égalitaire.

Présentée pour la première fois hors d’Israël dans le cadre des événements *Tel Aviv, la ville blanche*, cette exposition a été organisée par la Ville de Tel Aviv en juillet 2004 pour célébrer son inscription au patrimoine mondial de l’UNESCO. Elle regroupe des cartes, des dessins, des photographies, des maquettes, des films et des animations illustrant le patrimoine architectural exceptionnel de Tel Aviv et son développement dans les années 30, 40 et 50.

«Tel Aviv constitue le plus important patrimoine d’architecture moderne du monde», dit le directeur du

Centre de design, Marc Choko. Constitué de plusieurs petits immeubles résidentiels construits au centre-ville, ce patrimoine se démarque des grands projets étatiques érigés en périphérie qu’on associe généralement à ce mouvement architectural. «Dans les années 30 ou 40, il n’y avait pas de place au cœur des villes européennes pour construire de nouveaux ensembles résidentiels, alors que Tel Aviv était une ville neuve», rappelle le professeur.

Une cité moderniste

Basé sur la simplicité et le minimalisme des matériaux, le mouvement d’architecture moderne correspondait parfaitement aux besoins de la communauté juive en Israël, qui avait besoin de loger rapidement et à bon marché des vagues d’immigration de plus en plus importantes. Le modernisme a donc modelé le visage de la nouvelle cité érigée sur la côte méditerranéenne, près de l’antique port de Jaffa.

Les architectes de Tel Aviv, à qui l’exposition consacre l’un de ses volets importants, croyaient que l’architecture pouvait influencer l’ordre social. «Nés ou formés en Europe, ces architectes s’étaient frottés aux théories du Corbusier et du Bauhaus», note Marc Choko. Leurs travaux se-

ront fortement inspirés par les courants esthétiques européens, comme le démontrent plusieurs photographies historiques.

En plus des photos, maquettes et autres objets qu’on retrouve habituellement dans les expositions d’architecture, 11 écrans 3D permettent de voir la reconstitution en animation de la construction des 11 types d’immeubles les plus exemplaires de ce patrimoine. Autre élément original : une série d’échantillons des crépis utilisés pour le revêtement des édifices, qui permettent d’examiner de près et même de toucher les agrégats utilisés.

L’exposition *Le mouvement moderne à Tel Aviv. Architecture de 1931 à 1960* est présentée du 9 septembre au 9 octobre 2005. Exceptionnellement, le vernissage aura lieu le jeudi 8 septembre. L’événement *Tel Aviv, la ville blanche* comprend également l’exposition du photo-reporter Yigal Gawze, *Fragments d’un style*, présentée à la galerie d’architecture MONOPOLI du 9 septembre au 2 octobre et une série de conférences organisée en collaboration avec le Diplôme d’études supérieures spécialisées *Connaissance et sauvegarde de l’architecture moderne* de l’École de design de l’UQAM et le Conseil du Patrimoine de Montréal ●



Photo : Yigal Gawze

Basé sur la simplicité et le minimalisme des matériaux, le mouvement d’architecture moderne correspondait parfaitement aux besoins de la communauté juive en Israël.

Aussi fier que Picasso, tendre comme Monet

Claude Gauvreau

Pierre-Oscar était un enfant cloué dans un fauteuil-roulant. Il ne voyait pas très bien, ne pouvait plus parler, ni écrire. Mais il savait encore rire et aimer. Avant son décès, Anne le visitait chaque samedi et lui faisait découvrir les plaisirs de la création artistique. «Pierre-Oscar devenait alors fier comme Picasso, tendre comme Monet, et transformait la souffrance en beauté», écrit sa mère dans un poème dédié à Anne.

Anne faisait partie de la vingtaine d'étudiants du baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'UQAM qui, pendant les sessions d'hiver 2004 et 2005, se sont rendus dans les foyers d'enfants gravement malades pour les impliquer dans des activités de création. Ce projet dit d'«accompagnement par l'art à domicile» a conduit à une exposition qui se tient au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 27 novembre prochain.

Fruit d'une collaboration entre l'École des arts visuels et médiatiques et l'organisme sans but lucratif *Le Phare, Enfants et Familles*, l'exposition réunit les travaux réalisés par les étudiants et les enfants âgés entre 4 et 16 ans : dessins, peintures, collages, photos, vidéo, installations. Le résultat, émouvant à souhait, exprime le formidable appétit de vivre des enfants.

Un peu de répit

Créé en 1999 par des professionnels des hôpitaux pédiatriques de Montréal et par des parents, *Le Phare* offre des services de soutien et de soins palliatifs aux familles dont les enfants sont atteints d'une maladie dégéné-



Photo : Mona Trudel

Circos, procédés mixtes, œuvre réalisée par la jeune Marie-Michelle Herrera et Véronique Lespérance, étudiante stagiaire, hiver 2005.

rative et terminale.

Au Québec, 3 000 enfants souffrent de maladies neurologiques, génétiques ou de cancers, dont ils mourront avant d'avoir atteint l'âge adulte. La plupart sont lourdement handicapés, physiquement ou intellectuellement, et ont besoin de soins complexes et constants, explique la présidente du *Phare*, Michèle Viau-Chagnon. «Ces enfants sont souvent pris en charge à la maison par leurs parents qui apprennent à dispenser les soins nécessaires. Mais, avec le temps, les problèmes s'accumulent :

isolement, soucis financiers, épuisement, dépression, voire éclatement de la famille», précise Mme Viau-Chagnon.

Grâce au programme de répit à domicile, en vigueur depuis 2000, des bénévoles ayant reçu une formation adéquate visitent les enfants dans leurs foyers et leur offrent des activités récréatives qui stimulent leurs sens et leur créativité, tout en les incitant à rire, à jouer, et à profiter du précieux temps qui passe. Et les parents en profitent pour prendre un peu de repos, ajoute Mme Viau-Chagnon.

lés», confie Mme Trudel.

«L'objectif le plus important n'était pas tant de développer chez les enfants un talent artistique que de leur procurer du plaisir», explique Suzanne Blouin qui a participé à la supervision du stage. «Je ne dirais pas qu'il s'agissait d'art thérapie mais d'art qui fait du bien puisqu'il permettait aux enfants de vivre pleinement le moment présent, d'accroître leur estime de soi, d'établir avec le monde extérieur un rapport autre que celui imposé par la maladie et, surtout, de

transformer le regard qu'ils portent sur eux-mêmes», poursuit Mme Trudel.

Briser l'isolement

Des images et des mots, thème central de l'exposition présentée au Musée des beaux-arts, était aussi le titre d'un projet soumis au Service de l'éducation et des programmes publics du Musée. Il s'agissait pour les étudiants et les enfants de concocter une installation de petits réceptacles contenant des objets du quotidien illustrant des histoires personnelles. Pour réaliser cette œuvre collective, les étudiants se sont inspirés non seulement de leur expérience d'accompagnement des enfants, mais aussi des travaux sur les récits de vie de Monique Régimbald-Zeiber, professeure à l'École des arts visuels et médiatiques et artiste invitée dans le cadre de l'exposition.

Tout le monde a mis la main à la pâte, y compris les deux commissaires de l'exposition ainsi que des élèves de niveau secondaire du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie et leur enseignante en arts plastiques, Mélanie Doyon, une ancienne étudiante de l'UQAM qui avait aussi accompagné des enfants malades. «L'idée à l'origine était de briser l'isolement des enfants et de leurs familles grâce à un projet collectif», rappelle Mona Trudel.

Difficile de résumer en quelques mots les leçons de vie que les étudiants de l'UQAM ont pu tirer de leurs expériences. Pour Yannick Dupuy, accompagner par l'art un enfant malade lui a permis de «découvrir le courage.» ●



Encre réalisée par Venée Vuong-Miron et Geneviève Gingras, étudiante stagiaire, hiver 2005.

Vers une Maison d'accueil

Bonne nouvelle ! L'organisme *Le Phare* a trouvé les fonds nécessaires et créera au printemps 2006 *La Maison du Phare*, un établissement à mi-chemin entre l'hôpital et le domicile, le premier du genre au Québec. La Maison pourra accueillir, chaque année, 250 enfants pour des séjours de durée variable et offrir des soins palliatifs et pédiatriques, ainsi que des services de répit et de soutien aux familles. Les parents disposeront ainsi de quelques jours pour se reposer et se ressourcer. Quant aux enfants en fin de vie, ils recevront les soins requis et leurs familles auront la possibilité de demeurer auprès d'eux et de les accompagner dans ce passage si difficile.

PUBLICITÉ

Prostituées et féministes

Marie-Claude Bourdon

Au début de l'été, des saris de toutes les couleurs ont envahi les couloirs de l'UQAM. À côté des Suédoises, des Néo-Zélandaises, des Thaïlandaises et des Américaines, la délégation indienne au Forum XXX, une rencontre internationale de travailleuses et travailleurs du sexe, était particulièrement importante. Ce n'était pas dû au hasard. Organisé à l'occasion des dix ans de Stella, l'organisme montréalais qui défend la cause des prostituées, l'événement soulignait également une décennie d'action du DMSC, l'illustre Durbar Mahila Samanwaya Committee, un regroupement indien de 65 000 travailleuses du sexe et de leurs enfants.

La jeune professeure Maria Nengeh Mensah est en grande partie responsable de la tenue à l'UQAM, que certains ont jugé déplacée, de ce rendez-vous de prostituées. «Comme féministe et comme chercheuse issue du domaine du travail social, je me demandais comment le féminisme pouvait contribuer à prévenir le VIH chez les prostituées. Parmi les solutions qui sont apparues, la création de lieux d'échange s'est imposée», explique la professeure qui a demandé et obtenu une subvention de l'Agence de santé publique du Canada dans le cadre du programme d'Initiative fédérale de lutte contre le sida pour organiser l'événement, le tenir et ensuite publier les actes du Forum.

«Dans les semaines précédant l'ouverture, le Forum a suscité une vive controverse sur Internet, dit Maria Nengeh Mensah. Certaines personnes critiquaient le fait que des fonds publics dédiés à la santé aient été accordés à un projet comme le nôtre.»

Combattre la stigmatisation

Pour la travailleuse sociale, il ne fait pas de doute que les initiatives visant à combattre la stigmatisation, à



Photo : Lainie Basman

Maria Nengeh Mensah (à gauche), en compagnie de représentantes du Durbar Mahila Samanwaya Committee, un regroupement indien de 65 000 travailleuses du sexe et de leurs enfants.

rehausser le sens de la dignité et à améliorer les conditions de travail des travailleuses du sexe entraînent

de la reconnaissance du travail du sexe demeure encore irrecevable. Deux visions s'opposent. Pour les fé-

Maria Nengeh Mensah cherche à réconcilier travail du sexe et féminisme.

une diminution des risques pour la santé auxquels ces personnes sont exposées. Mais dans plusieurs milieux, y compris chez les féministes, l'idée

ministes majoritairement «néo-abolitionnistes», la prostitution se résume à une forme d'exploitation sexuelle qu'il faut absolument ban-

nir, alors que celles qui militent en faveur de la reconnaissance du travail du sexe voit celui-ci comme une activité génératrice de revenus qui peut ou non s'accompagner d'exploitation.

À son arrivée à l'UQAM, en 2002, Maria Nengeh Mensah avait entrepris un travail de recherche intitulé *Analyse du discours féministe sur la prostitution au Québec* dont le sous-titre «hypercompliqué, *Affrontements et réconciliation dans la littérature scientifique, les médias et les propos des acteurs sociaux impliqués*, est révélateur des tensions qui subsistent à ce sujet. En fait, avoue la chercheure, «il y a encore beaucoup plus d'affrontements que de réconciliations».

N'empêche. À côté des discussions sur les droits humains des personnes prostituées, sur les stratégies individuelles pouvant nourrir les actions collectives visant à améliorer la santé et la sécurité des travailleuses du sexe, sur les techniques d'auto-défense conçues pour les prostituées et sur le travail du sexe et l'éthique de la recherche, la question du féminisme a bien sûr été posée lors du Forum XXX.

Mirha-Soleil Ross, une prostituée torontoise qui milite pour les droits des travailleuses du sexe depuis 15 ans, a contesté dans son mot de clôture «la victimisation et les modèles misérabilistes qu'imposent trop souvent les féministes, les travailleurs sociaux et les intervenants qui, soi-disant, oeuvrent au nom de la justice sociale.» Mais à côté de cette dénonciation, «plusieurs travailleuses du sexe se sont affirmées comme féministes et ont refusé l'amalgame qui est fait entre féminisme et néo-abolitionnisme», note Maria Nengeh Mensah.

droits de la personne, un des trois grands thèmes du Forum, c'est la Nouvelle-Zélande, qui a récemment procédé à la décriminalisation de la prostitution, qui est apparue comme un modèle. «La décriminalisation offre aux travailleuses du sexe des possibilités d'organisation. Concrètement, cela veut dire que des personnes qui veulent se regrouper pour se protéger peuvent le faire», explique la professeure. Selon elle, contrairement à la légalisation (le modèle adopté par certains pays européens), qui crée de l'illégalité en réglementant ce qui est légal ou pas, la décriminalisation favorise le respect des personnes dans leur intégrité et leur permet de jouir de meilleures conditions de travail. La décriminalisation est aussi préférable à la criminalisation des clients (le modèle suédois favorisé par les féministes abolitionnistes), qui entraîne la clandestinité et donc l'augmentation des risques.

Plus de 250 personnes, dont environ 75 de l'extérieur du Canada, ont assisté au Forum XXX qui a reçu un soutien important du Service aux collectivités et de l'Institut Santé et société de l'UQAM. «Quand nous avons obtenu la subvention, je me suis dit qu'il fallait que l'événement se tienne à l'UQAM, rapporte Maria Mengeh Mensah. L'UQAM est une université urbaine, située en plein centre-ville, qui côtoie le milieu montréalais de la prostitution. C'était le lieu idéal pour nous et notre projet s'inscrivait parfaitement dans la mission du Service aux collectivités, qui consiste entre autres à créer des liens entre les acteurs sociaux, gouvernementaux et les groupes communautaires.» ●



Photo : Lainie Basman

Plus de 250 personnes, dont environ 75 de l'extérieur du Canada, ont assisté au Forum XXX.

Le modèle néo-zélandais

Sur la question des lois, politiques et

RÉAGISSEZ À CET ARTICLE

journal.uqam@uqam.ca

Prix d'excellence en enseignement 2005 de l'UQ

Angèle Dufresne

Le philologue reconnu et professeur de philosophie de l'UQAM, Georges Leroux, a obtenu, le 1er septembre dernier, le Prix d'excellence en enseignement de l'Université du Québec. Ce traducteur de Platon (*La République*, Flammarion, 2002) et auteur d'une multitude de livres, articles et communications scientifiques est aussi reconnu comme un grand pédagogue.

«Par son engagement ferme envers l'enseignement, l'ouverture des disciplines et le travail intellectuel, je puis dire que Georges Leroux est un véritable *porteur*, d'affirmer son collègue Robert Proulx, doyen de la Faculté des sciences humaines. Un *porteur* chez qui les idées ne restent jamais inertes, mais sont toujours placées au service du bien-être collectif. Porteur en ce qu'il établit les liaisons entre les savoirs, les cultures, les passés et entre les sphères savantes et publiques. [...] Georges Leroux incarne totalement en cela les fondements de l'Université du Québec, dans le devoir qu'il se fait de transmettre le savoir et de le faire profiter au plus grand nombre».

Georges Leroux enseigne au Département de philosophie de l'UQAM depuis 1969, date de fondation de l'Université du Québec à Montréal. Il avait enseigné deux ans auparavant au Collège Saint-Marie et a été pro-



Photo : Michel Giroux

Georges Leroux, professeur au Département de philosophie.

fesseur invité de nombreuses universités au Québec et en Europe. Détenteur d'un doctorat et d'une maîtrise en sciences médiévales et d'un baccalauréat en philosophie de l'Université de Montréal, il possède également un diplôme de l'École pratique des Hautes Études de Paris (Centre d'histoire de la logique ancienne) et d'un baccalauréat spécialisé en sciences religieuses de l'UQAM. Chroniqueur régulier de philosophie et de religion au journal *Le Devoir*,

Georges Leroux est aussi un grand vulgarisateur dans le sens le plus noble du terme, qui n'hésite pas à partager, avec les lecteurs d'un quotidien, notes de lecture et concepts philosophiques, présentés en un style fluide et maîtrisé.

Professeur accompli, Georges Leroux relate dans un texte de présentation qu'il a établi en 2005 ce qui suit : «aux cycles supérieurs, la direction de recherche est la forme la plus riche de l'enseignement, et en

philosophie en particulier. Pourquoi cela ? En raison de ce que j'ai appelé [plus haut] une éthique de l'enseignement, impliquant un engagement et un don de soi. Nous sommes loin ici des problématiques de l'innovation pédagogique qui m'ont occupé au premier cycle. [...] Mon approche se caractérise d'abord par le respect de la liberté de l'étudiant dans ses choix. Les plus belles réussites ont été pour moi des directions où l'incertitude des débuts fut partagée, rendant possible ensuite une concertation constante et dépourvue de compétition.»

Le professeur Leroux a contribué à former plusieurs générations d'étudiants dont plusieurs ont suivi ses traces et enseignent la philosophie au cégep ou à l'université. Comme l'explique le recteur de l'UQAM, M. Roch Denis, «les étudiants, actuels ou anciens, du professeur Leroux estiment qu'il est un maître avec lequel s'établit une relation au-delà de la présence en classe. Cette proximité, cette connivence ne se dément pas même après plusieurs années. Ses prestations à des professeurs de cégep – plus d'une douzaine depuis 1992 dans le cadre du Programme Performa – ont contribué à maintenir ce lien. Ce groupe a d'ailleurs reconnu, par un prix, le rôle crucial de ce professeur exceptionnel dans leur formation et son soutien constant dans l'accomplissement de leur profession.»

Innovateur dans sa pratique de l'enseignement de la philosophie, le professeur Leroux a créé des outils pédagogiques d'évaluation des compétences et d'autoévaluation de ses étudiants qui lui permettent d'ajuster tant le contenu que la forme de ses cours. Il a contribué également à plusieurs réformes majeures du programme de philosophie et à la création du nouveau programme *Histoire, culture et société*. Nul plus que lui n'est convaincu de la pertinence d'élargir l'horizon de ses étudiants par des séjours hors Québec. Il a été l'un des premiers à susciter de l'intérêt pour le programme de mobilité internationale du MEQ en 2000 et à organiser avec des collègues du Département d'histoire des voyages en Grèce auxquels s'ajoute aujourd'hui une École d'été à Molyvos sur l'île de Mytilène dans la Mer Égée.

«Qualité exceptionnelle du chercheur, générosité de l'enseignant, immense talent pédagogique, ampleur de vue, engagement dans la vie scientifique internationale, rigueur éthique», voilà comment Philippe Hoffmann décrit le professeur Leroux, pour conclure. Ce collègue français, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études de Paris, estime, en outre, qu'il est l'un des «plus grands hellénistes du Québec» et que sa notoriété est remarquable en France.

L'UQAM s'enorgueillit de cette distinction conférée à Georges Leroux ●

Muséologie

Un doctorat de calibre international

Marie-Claude Bourdon

C'est cet automne que débute à l'UQAM le nouveau programme international conjoint de doctorat en Muséologie, Médiation, Patrimoine officiellement lancé en avril dernier. Premier programme de doctorat en muséologie offert en langue française dans le monde, il s'agit aussi du premier programme de doctorat international conjoint mis en place à l'UQAM grâce à une entente avec l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse (UAPV).

«Nos diplômés auront une compétence de haut niveau, mais ce seront aussi des citoyens du monde», dit Bernard Schiele, directeur des études supérieures en muséologie à l'UQAM et concepteur du nouveau programme international avec Jean Davallon, directeur du DEA de muséologie et médiation culturelle à l'UAPV.

Les étudiants, qui suivront le même cursus dans les deux universités, devront obligatoirement passer une année dans le pays partenaire «pour compléter leur scolarité et s'adapter à une autre culture», précise Bernard Schiele. La première cohorte d'étudiants français est déjà arrivée au Québec pour y passer l'année. Quant aux Québécois, parions qu'ils ne se feront pas prier lorsque viendra le

temps d'aller prendre un bain de culture provençale en Avignon, l'année prochaine.

Un double diplôme

À la fin de leurs études, les étudiants disposeront d'un double diplôme, c'est-à-dire d'un doctorat de l'UAVP en sciences de l'information et de la communication et d'un Ph.D. de l'UQAM, ce qui leur permettra de voir leurs compétences reconnues des deux côtés de l'Atlantique.

Ce nouveau doctorat conjoint s'inscrit parfaitement dans le cadre de la nouvelle politique internationale de l'UQAM. Le rectorat, ainsi que toutes les facultés et toutes les instances concernées ont soutenu la réalisation de ce projet. «Certains regardent avec intérêt le modèle que nous avons développé en examinant la possibilité de l'appliquer à d'autres programmes», affirme Bernard Schiele. De son côté, il a déjà entamé des discussions, notamment du côté de l'Espagne et de la Belgique, en vue d'élargir le cercle des partenaires du doctorat en muséologie.

«Au cours des dernières années, la recherche dans le domaine des études muséales s'est beaucoup développée dans le monde anglo-saxon et on a vu apparaître des publications spécialisées en anglais, alors qu'en français, il n'existe pratiquement rien,

note le directeur. Le nouveau programme va contribuer à corriger ce déséquilibre.»

Un champ autonome

Le champ de la muséologie est devenu autonome par rapport aux disciplines d'origine qu'étaient l'histoire de l'art, l'ethnologie, l'archéologie ou la science, explique le professeur. «En se développant, il se rapproche de plus en plus des questions de développement culturel, de valorisation patrimoniale et de développement touristique. Il est donc apparu nécessaire de former des chercheurs pouvant réfléchir aux grands enjeux propres à ce domaine, des gens capables d'intervenir aux niveaux décisionnel et stratégique.»

Le nouveau programme de doctorat n'a donc pas pour objectif de former des conservateurs de musée, ce que la maîtrise fait déjà très bien, mais plutôt des chercheurs de haut calibre, spécialisés dans la connaissance des publics, des institutions et des technologies de médiation, ces moyens de plus en plus sophistiqués qu'on utilise dans les musées pour favoriser la rencontre entre les visiteurs et les différents types de patrimoine. Ces futurs docteurs pourront soit enseigner à l'université, soit travailler dans des agences culturelles, nationales et internationales.



Photo : Nathalie St-Pierre

Le professeur Bernard Schiele, du Département des communications, codirige le nouveau programme de doctorat international conjoint mis en place par l'UQAM et l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.

Une autre caractéristique importante du nouveau programme, c'est son interdisciplinarité. Des professeurs des départements d'histoire, d'arts, de communication et d'éducation des deux universités seront mis à contribution pour encadrer les étudiants qui auront tous deux codirecteurs, un dans chaque pays.

Le premier séminaire de l'automne portera sur les reformulations de la culture au 20^e siècle. Car l'institu-

tion muséale témoigne de l'évolution de la notion de culture, note Bernard Schiele. «Le nouveau musée qui est apparu dans les années 80 et dont le meilleur exemple est le Musée de la civilisation de Québec, n'est ni un musée d'histoire, ni un musée d'ethnologie mais un musée de société. C'est un musée qui nous envoie une image de nous-mêmes, qui nous amène à réfléchir sur ce que nous sommes.» ●

Première convention collective pour les étudiants employés de l’UQAM

Claude Gauvreau

Tout a débuté autour d’une bière, un beau jour de l’été 2003. Une quinzaine d’étudiants oeuvrant comme auxiliaires d’enseignement ou assistants de recherche, décidaient alors de se lancer dans l’aventure d’une campagne de mobilisation pour syndiquer les étudiants employés de l’Université. Deux ans plus tard, en mai dernier, ils signaient une première convention collective sous le nom du Syndicat des employés étudiants (SÉTUE), affilié à l’Alliance de la Fonction publique du Canada (FTQ).

Ce contrat de travail de trois ans, qui pourrait servir de référence aux autres universités, reconnaît que les tâches effectuées par les étudiants salariés contribuent de manière importante à soutenir la mission universitaire d’enseignement et de recherche-création. Il rappelle également que le travail étudiant au sein de l’UQAM est un «complément à la formation» en facilitant l’intégration des apprentissages, tout en générant un revenu d’appoint permettant de soutenir la poursuite des études.

Le syndicat représente les intérêts des étudiants réguliers, tous cycles confondus, occupant des emplois

comme assistant ou adjoint de recherche et comme auxiliaire d’enseignement, c’est-à-dire les correcteurs, les moniteurs de laboratoire, les démonstrateurs et surveillants d’examen. «Le fait de rassembler toutes ces personnes dans un même syndicat constitue une première dans le monde universitaire québécois», soulignent la présidente et le secrétaire du SÉTUE, Joëlle Bolduc et Thomas Chiasson-Lebel qui sont eux-mêmes des étudiants employés.

Des gains importants

Pour les dirigeants du SÉTUE, la nouvelle convention collective est la première étape en vue d’une amélioration progressive des conditions de travail des étudiants employés.

«Auparavant, les revenus des correcteurs, par exemple, étaient fixés souvent de manière subjective et le nombre d’heures de travail prévu dans un contrat ne correspondait pas toujours à celles réellement travaillées», explique Joëlle. Désormais, un étudiant qui trouverait insuffisant le nombre d’heures allouées à un travail de recherche, en regard de la tâche à effectuer, pourrait demander une réévaluation du dossier. Quant aux salaires, ils seront ajustés sur trois ans, de manière à rejoindre la moyenne

de ceux offerts dans les autres universités québécoises.

Par ailleurs, les mécanismes d’affectation des emplois d’auxiliaire d’enseignement deviendront plus transparents en permettant de mieux informer les étudiants de l’existence de ces emplois. Les diverses unités organisationnelles disposeront d’une année pour établir un système d’information plus adéquat auprès des étudiants, quant à l’ouverture de ces postes, ajoute Thomas.

Enfin, les questions de santé et de sécurité au travail, particulièrement problématiques dans le secteur des sciences, constitueront une autre priorité. Un comité paritaire sera formé afin d’élaborer un programme de prévention en la matière et de formuler des recommandations.

Étudiants ou employés ?

La convention ne s’applique évidemment pas aux étudiants employés relevant d’autres unités de négociation comme le syndicat des employés (SEUQAM) ou celui des chargés de cours (SCCUQ), ni aux étudiants ayant obtenu une bourse dont l’octroi est subordonné à l’accomplissement d’une fonction ou à la réalisation d’un projet financé par des subventions qu’un organisme externe verse à des professeurs.

Joëlle et Thomas ne croient pas que la permanence de certains emplois, en recherche notamment, soit un obstacle à la poursuite des études. «Nos membres ont un double statut, celui d’étudiant et celui de travailleur. Ce sont les mauvaises conditions de travail, en particulier les bas salaires, qui nuisent aux études et non le travail», soutient Joëlle. Les étudiants se sont appauvris et plusieurs sont forcés de travailler, parfois de 25 à 30 heures par semaine, pour survivre et payer leurs études, poursuit Thomas. «Le fait de pouvoir effectuer un travail à l’université qui soit relié à l’enseignement ou à la recherche représente en soi un avantage, mais encore faut-il que cela se fasse dans les meilleures conditions possibles. Avec l’expansion de la recherche et le nombre grandissant de groupes-cours de 100 à 120 étudiants au premier cycle, le besoin d’assistants de recherche et d’auxiliaires d’enseigne-



Photo : Nathalie St-Pierre

Joëlle Bolduc, présidente du Syndicat des étudiants employés de l’UQAM (SÉTUE).

ment continuera d’augmenter», ajoute-t-il.

Compte tenu de la nature des tâches accomplies par les étudiants employés, les effectifs du SÉTUE, qui s’élevaient à près de 2 000 membres au printemps dernier, sont appelés à fluctuer constamment. C’est un défi, reconnaissent Joëlle et Thomas. Selon eux, leur syndicat défend les intérêts de travailleurs atypiques, lesquels sont de plus en plus nombreux au Québec. «Pourquoi atypiques ? Parce qu’ils ont des conditions de travail très disparates, qu’ils sont dispersés, que leurs horaires de travail sont extrêmement variables et qu’ils ne possèdent pas vraiment de sécurité d’emploi. Dans l’avenir, les centrales syndicales devront adapter leurs structures et leur mode de fonctionnement

à ces travailleurs de type nouveau», affirment-ils.

Le SÉTUE entend maintenir des liens de collaboration et de solidarité avec les autres syndicats à l’UQAM et les associations étudiantes, souligne Thomas. Au cours des prochaines semaines, il tiendra des kiosques d’information dans les corridors des différents pavillons et organisera des dîners et un BBQ syndical. «Nos priorités seront de nous faire connaître, de faire appliquer la convention et de nous assurer que les étudiants se l’approprient», de conclure Joëlle et Thomas.

Pour de plus amples informations sur le SÉTUE et la convention collective entre le syndicat et l’UQAM : 987-3000, poste 323, local V-2390 au 209, rue Sainte-Catherine Est ou www.setue.uqam.ca ●

Remaniements à la direction

En raison du choix du vice-recteur, M. Jacques Desmarais, de retourner à l’enseignement, le recteur de l’UQAM, M. Roch Denis, a proposé des réaménagements d’attributions à certains membres de la direction en plus de leurs mandats actuels, réaménagements qui ont été approuvés par le Conseil d’administration lors de sa réunion tenue, le 30 août.

Ainsi, depuis le 1^{er} septembre, Mme Danielle Laberge, vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive, se voit confier le mandat de la planification stratégique, avec l’appui du Bureau de la recherche institutionnelle; Mme Carole Lamoureux, vice-rectrice aux Études, le mandat du développement des politiques relatives à la vie étudiante, de leur application et des relations avec les associations étudiantes, avec le

concours des Services à la vie étudiante; et M. Pierre Parent, vice-recteur aux Affaires publiques et au développement, renoue avec les différents services du Secrétariat général qu’il a longtemps dirigés (Archives, Affaires juridiques, Bureau de la qualité de la langue, Bureau d’information et de réception des plaintes de harcèlement sexuel, Secrétariat des instances) et assume du même coup la fonction de secrétaire général.

Par ailleurs, le vice-recteur aux Ressources humaines et aux affaires administratives, M. Mauro F. Malservisi doit soumettre aux syndicats concernés les modifications découlant de ces réaménagements en vue de procéder, s’il y a lieu, aux adaptations de concordance aux conventions collectives.

PUBLICITÉ

MARDI 6 SEPTEMBRE

Centre d'écoute et de référence

Semaine sur l'aide entre pairs, du 6 au 9 septembre de 9h à 17h. Pavillon Judith-Jasmin, niveau métro. Renseignements : 987-3000, poste 8509 centre_ecoute@uqam.ca www.ecoute.uqam.ca

SVE division accueil et soutien aux projets étudiants

Visites guidées des principaux pavillons de l'UQAM à l'intention des étudiants. Il n'est pas nécessaire de s'inscrire aux visites, il suffit de se présenter à l'un des points de départ suivants :

- table d'accueil du pavillon J.-A.-deSève, jusqu'au 15 septembre, du lundi au vendredi, à 10h30, 12h, 13h et 15h;
- table d'accueil du pavillon Judith-Jasmin, jusqu'au 9 septembre, à 10h30, 12h, 13h et 15h;
- table d'accueil du pavillon Président-Kennedy, jusqu'au 9 septembre, à 10h, 14h et 16h.

Renseignements : Joël Nadeau 987-3000, poste 0223 nadeau.joel@uqam.ca

Galerie de l'UQAM

Exposition : «Michael Snow. Windows», jusqu'au 9 octobre du mardi au samedi de 12h à 18h. Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120. Renseignements : 987-8421 galerie@uqam.ca www.galerie.uqam.ca

Ensemble de jazz vocal (GVPAS) de l'UQAM

Auditions, début septembre. Répétitions régulières : les mercredis de 19h à 21h30. Pavillon Sherbrooke, 5^e étage. Renseignements : Joël Baril, (450) 889-8633

MERCREDI 7 SEPTEMBRE
Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement

Séminaire : «Nouvelles perspectives et enjeux socioenvironnementaux de l'éducation relative aux sciences et technologies», de 14h à 18h. Nombreux conférenciers. Pavillon de l'Éducation, salle N-4860. Renseignements : Francine Panneton 987-6749 chaire.educ.env@uqam.ca

JEUDI 8 SEPTEMBRE
UQAM Générations

Journée Portes ouvertes, de 10h à 16h. Programmes et activités de formation, automne 2005, destinés aux personnes de 50 ans et plus. Pavillon Maisonneuve, salle BR-200. Renseignements : Chantal Lebeau 987-3000, poste 7784 lebeau.chantal@uqam.ca www.generations.uqam.ca

École de design

Conférence de Nitza Szmuk, architecte et commissaire de l'exposition *Le mouvement moderne à Tel Aviv. Architecture de 1931 à 1960*, à 16h. Dans le cadre d'une série de conférences organisée en collaboration avec le Diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne de l'École de design de l'UQAM, et le Conseil du Patrimoine de Montréal. Centre de design, Pavillon de design, salle DE-R200. Renseignements : 987-3395 centre.design@uqam.ca www.centrededesign.uqam.ca

Capteur de rêves, le Centre étudiant de promotion des arts et de la culture de l'UQAM

«Lancement de la nouvelle programmation du Fébriloscope, le ciné club de l'UQAM», de 20h à 23h30. Cinéma ONF, 1564 rue St-Denis. Renseignements : Lili-Anne Beaulac 987-3000, poste 7889 febriloscope@capteurdereves.org www.capteurdereves.org

VENDREDI 9 SEPTEMBRE
CRISES (Centre de recherche sur les innovations sociales)

«Action et interprétation, bases d'un rapprochement entre hétérodoxies», de 10h30 à 12h. Conférencier : Pascal Uhetto, maître de conférences, Université Marne-la-Vallée, France. Pavillon Saint-Denis, salle AB-2210. Renseignements : Hélène Gélinas 987-3000, poste 4458 gelines.helene@uqam.ca www.crisis.uqam.ca

Centre de design de l'UQAM

Exposition : «Tel Aviv, la ville blanche. Architecture de 1931 à 1960», jusqu'au 9 octobre, du mercredi au dimanche de 12h à 18h. Conservateurs : Nitza Szmuk,

architecte et Tal Eyal, architectes. Centre de design, Pavillon de design, salle DE-R200. Renseignements : 987-3395 centre.design@uqam.ca www.centrededesign.uqam.ca

École de design

Conférence : «La conservation du patrimoine de la ville de Tel Aviv-Jaffa», à 18h30. Dans le cadre d'une série de conférences organisée en collaboration avec le DESS Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne de l'École de design, et le Conseil du Patrimoine de Montréal. Conférencière : Peera Goldman, architecte. Centre de design, Pavillon de design, salle DE-R200. Renseignements : 987-3395 centre.design@uqam.ca www.centrededesign.uqam.ca

LUNDI 12 SEPTEMBRE
Capteur de rêves

«Foire des Arts», jusqu'au 14 septembre de 9h à 18h. Événement organisé en collaboration avec le Musée des beaux arts; les magazines *ESSE arts opinions*, *Parachute* et *Ciné-Bulles*; Christal films; la SODEP; l'Espace libre; le TNM; la Cinémathèque québécoise; l'ONF, etc. Salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400). Renseignements : Valérie Lauzier 987 3000, poste 7889 developpement@capteurdereves.org www.capteurdereves.org

Réseau ESG UQAM

«Classique annuelle de golf de l'Association des diplômés de l'ESG, de 10h à 21h, en partenariat avec la Fondation de l'UQAM. Coprésidents d'honneur : l'Honorable Martin Cauchon, associé spécial, Gowling Lafleur Henderson s.r.l.; Jean-Marc Eustache, président du conseil, président et chef de la direction, Transat A.T. Inc.

Club de golf Beloeil. 425, rue Des Chênes, Beloeil. (450) 467-0243. Renseignements : Olivier St-Yves 987-3000, poste 2593 reseau.esg@uqam.ca reseau.esg.uqam.ca

MARDI 13 SEPTEMBRE
Département d'études urbaines et touristiques

Conférence URBA 2015 : «Agenda 21 local : du concept à l'action». Conférenciers : Jean-Claude Verdon, président d'Urbasol (Suisse) et Gemma Demierre, spécialiste en études urbaines. Pavillon Athanase-David, salle DR-200. Renseignements : Florence Junca-Adenot Junca-adenot.florence@uqam.ca 987-3000, poste 2264

MERCREDI 14 SEPTEMBRE
Capteur de rêves

Conférence : «*Ciné-Bulles* de A à Z. Atelier», de 18h à 20h. Conférencier : Eric Perron, responsable de la revue *Ciné-Bulles*. Foyer de la salle Marie-Gérin-Lajoie

Le Chœur de l'UQAM

recrute présentement des chanteurs pour interpréter, sous la direction du chef d'orchestre Miklós Takács, le *Requiem* de Mozart au Carnegie Hall de New York, le 20 novembre prochain. Les personnes intéressées doivent connaître la partition de Mozart et se présenter le 6 septembre à 18h à la salle D de la Place des Arts ou le 7 septembre à 17h au Département de musique, salle F-3080. Renseignements : 987-4330.

(J-M400). Renseignements : Valérie Lauzier 987-3000, poste 7889 developpement@capteurdereves.org www.capteurdereves.org

SAMEDI 17 SEPTEMBRE
Centre d'écoute et de référence

Atelier : «Formation en relation d'aide et en intervention de crise», jusqu'au 18 septembre de 9h à 17h. Formateurs : Jacqueline Bélair, doctorante en psychologie et Françoise Roy de l'AQPS. Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-3255. Renseignements : 987-3000, poste 8509 centre_ecoute@uqam.ca www.ecoute.uqam.ca

Date de tombée

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante : www.uqam.ca/bref/form_calendrier.htm – 10 jours avant la parution du journal. Prochaine parution : 19 septembre et 3 octobre 2005.



Photo : Adams

PUBLICITÉ

PUBLICITÉ